

Formes de l'aveu : avant-propos

Autor(en): **Sugranyes de Franch, Ramon**

Objektyp: **Preface**

Zeitschrift: **Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas**

Band (Jahr): **8 (1985)**

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

FORMES DE L'AVEU

Avant-propos

«On reproche aux gens de parler d'eux-mêmes. C'est pourtant le sujet qu'ils traitent le mieux» – disait Anatole France. La profusion des «aveux» littéraires dans les romans actuels les plus prisés semblerait lui donner raison. De la Marguerite Duras du dernier Goncourt au *Portrait d'un joueur* de Philippe Sollers, l'auteur se fait le protagoniste de son roman – à la première ou à la troisième personne, peu importe: «Que je vous raconte un peu de ma vie tout de même... Il n'y a que ça d'intéressant» (Sollers). Jusqu'à Friedrich Dürrenmatt, dans sa *Mise en œuvres*: «J'écris sur moi. Pas sur l'histoire de ma vie: sur l'histoire de mes matières romanesques».

Est-ce l'impudeur de la modernité, le culte actuel à la sincérité comme valeur suprême? Jusqu'aux temps modernes, on n'était guère porté à écrire sur soi-même. Il faut être du XX^e siècle pour prêter des aveux aux grands Anciens, comme le fait Marguerite Yourcenar dans les *Mémoires d'Hadrien*! Avec une grande exception – qui deviendra un modèle pour beaucoup: les *Confessions* de saint Augustin.

C'est que l'aveu constituait la preuve suprême de culpabilité, celle que l'on extorquait au besoin par la torture. Alors, parler de soi-même équivalait à s'avouer coupable, ou à «confesser» sa propre indignité pour mieux faire valoir l'œuvre divine du salut, la grâce sanctifiante. Les aveux étaient ceux du pécheur repent, stimulé dès le XVI^e siècle par la pratique des «exercices spirituels» ou du sévère examen de conscience, cher aux Jésuites. Celui qui osait dénuder publiquement son âme le faisait pour donner en exemple, non certes pas son péché, mais le repentir qui lui ouvrait la voie du pardon¹.

¹ Un témoignage hors du commun à son époque, tel que la *Vita coetanea* de Raymond Lulle, que le personnage lui-même a dû pour ainsi dire dicter aux Chartreux parisiens de Vauvert en 1311, est aussi conçu sur un mode exemplaire.

Une autre veine, laïque celle-ci, dérive en somme de l'humanisme. L'être humain peut se sentir isolé, abandonné à lui-même dans une situation de crise des valeurs comme celle qu'amenèrent les grandes transformations du monde au début du XVI^e (l'imprimerie, les origines de l'ère coloniale, la Réforme...); il n'en a pas moins conscience d'être au centre du monde. Et les petits événements de la vie quotidienne deviennent aussi importants que les grandes gestes héroïques. Avec des caractéristiques qui constituent autant de *tòpoi* du genre: la véridicité des épisodes; la lutte du personnage contre les adversités, contre la pauvreté, contre la société marginalisante; la modestie de l'anti-héros. Tout cela est valable aussi bien pour les faux aveux d'un personnage inventé, en forme pseudo-autobiographique (tel le *Lazarillo de Tormes* espagnol, de 1554), que pour les mémorialistes qui s'adressent au Prince pour quémander l'aumône d'une rente ou d'une prébende.

Deux excellents articles de collègues italiens, que je remercie de leur collaboration à VERSANTS, retracent l'itinéraire de l'autobiographie comme genre littéraire à ses débuts, en Italie et ailleurs. Tandis qu'un hispanisant nous montre sainte Thérèse d'Avila, dans le *Livre de sa vie* (1562), faire des aveux de haute portée spirituelle, basés sur une conscience radicale de l'autonomie du *moi*.

Tout change dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Au lieu des aveux exemplaires, «didascaliques», le portrait de l'auteur par lui-même, vu dans le miroir de l'écriture, devient complaisant, voire exhibitionniste (Rousseau, Chateaubriand) ou égotiste, jusqu'à s'approcher de la psychanalyse (voir ici même l'article sur Stendhal – sans oublier ensuite G.F. Amiel).

Mais les «formes de l'aveu» ne recouvrent pas seulement l'autobiographie. Dürrenmatt – ou Marcel Proust – ne nous livrent pas l'histoire de leur vie: ils nous font pénétrer dans un «labyrinthe personnel agrandi aux dimensions de l'univers». A d'autres, comme à Zola – nous dit l'article ci-après – les aveux littéraires leur échappent, malgré eux, dans une œuvre critique qui peut parfaitement contredire leur œuvre de création. Le dernier article, enfin, nous offre la lecture amoureuse et engagée

d'une autobiographie alittéraire, document humain et social de haute valeur; elle provoque chez son lecteur-commentateur un autre aveu personnel: celui de son propre – généreux – projet vital.

Ramon Sugranyes de Franch

